

Le vivant
Qu'est-ce qu'un être vivant ?

Daniel Parrochia

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

La question « qu'est-ce qu'un être vivant ? » est apparemment une question de biologie. En quoi concerne-t-elle la philosophie et comment peut-on penser qu'un philosophe puisse légitimement y répondre ? En vérité, si l'on a pu, de mieux en mieux au fil de l'histoire, identifier ce qui forme les structures constitutives des vivants, leur mode de construction comme leur fonctionnement, ce qui demeure néanmoins, tout au long de cette histoire, c'est la question de l'interprétation de ces descriptions et du sens dont elles sont porteuses. Or dans le domaine de la vie, identifier une structure, révéler un mode de construction, qualifier un fonctionnement, c'est dire à quoi le vivant s'apparente : on va devoir dire si la nature vivante est une nature spontanée, artiste, si elle n'obéit au contraire qu'à une stricte mécanique logique dont les variations seraient soigneusement délimitées, si, encore, le vivant n'existe qu'au sein d'un monde où coexistent d'autres êtres, vivants ou non, et avec lequel il entre en débat. Mais dès lors, on le voit bien, ces questions révèlent que l'on est déjà d'un bout à l'autre dans la philosophie.

Pour avancer, par conséquent, dans notre approche d'une définition du vivant, nous nous aiderons des philosophes. Et les remarques que nous venons de faire structureront d'ailleurs notre réflexion.

Dans un premier temps, en effet, nous examinerons, pour les rejeter, un certain nombre de conceptions que nous qualifierons, avec François Dagognet, de « romantiques », parce qu'elles font de la vie une sorte de puissance débridée et du vivant l'acteur d'un tel drame.

Nous montrerons au contraire, dans un second moment, quels sont les enseignements que l'histoire de la biologie (Geoffroy St Hilaire, Claude Bernard), mais bien entendu aussi l'histoire récente (l'histoire de la biologie au XXe siècle), nous révèlent concernant le vivant;

Enfin, nous montrerons que nous ne pouvons définir le vivant ni définitivement (car il est re-programmable), ni isolément, car il s'insère dans une double trame : d'une part, celle de l'espèce à laquelle il appartient et, plus généralement, de l'évolution de toutes les espèces dont il est une réalisation locale – et qui permet de le situer et de le comprendre; d'autre part, ici et maintenant, le vivant s'insère dans un milieu où il rencontre, pour en bénéficier ou en pâtir, non seulement d'autres vivants mais un monde avec lequel il entre dans une sorte de relation dialectique.

Ce sont cette double insertion et ses conséquences qui définiront finalement pour nous le vivant, que, cependant, nous ne figurons pas dans un état prétendument « définitif ».

Avant tout, commençons par évoquer les caractéristiques apparentes des êtres vivants, qui ont pu, justement, induire de mauvaises interprétations du phénomène de la vie.

Le premier caractère du vivant, le plus frappant peut-être, c'est *l'organisation*, qui lui permet notamment souplesse et adaptabilité : organisation externe, certes, mais aussi interne : le vivant – si on l'ouvre (comme Aristote le fait quelquefois, comme Vésale, le premier, sans doute, le fera avec l'homme) – se révèle intérieurement très différencié (en cellules, en tissus, en organes interdépendants et coopérants à la vie de l'ensemble).

Comme le vivant est tout aussi bien intégré et hiérarchiquement organisé, il semble donc révéler le concours harmonieux d'un certain nombre de *fonctions* en vue d'une fin (fin qui peut être la survie, la reproduction ou, mieux encore, la condition de possibilité de l'avènement de ce dont le vivant semble porteur à travers le développement de son système nerveux, c'est-à-dire la pensée, voire la conscience, et enfin la spiritualité).

Il y a là, on le verra, matière à dérive, et cela dès Aristote, qui est le père, ici, d'une interprétation fondamentalement finaliste du vivant.

Mais considérons pour l'instant un second caractère frappant du vivant qui est tout simplement son *individualité* : tout le monde peut constater que chaque être vivant est unique, et même original, au point qu'il n'est pas deux vivants absolument semblables, comme l'avait d'ailleurs remarqué Leibniz, qui faisait de cette circonstance une illustration du principe des indiscernables. Si l'on pousse un peu plus loin – c'est-à-dire un peu trop loin – cette particularité du vivant, on se trouvera amené à insister sur la singularité des vivants qui paraîtront alors semblables à des œuvres d'art : on insistera donc alors sur l'aspect créatif, inventif, voire artiste de la Nature, sur la spontanéité de sa puissance productrice. Et l'on fera peu à peu de la vie un élément tumultueux, une turbulence, une quasi-fluidité, un vertige.

Le vivant est donc organisé à l'intérieur de lui-même. Il possède aussi cette individualité spécifique sur laquelle nous venons d'insister. Si on rapproche l'intérieur et l'extérieur, il en résulte (troisième caractère) que le vivant apparaît alors comme l'unité d'une pluralité, c'est-à-dire (comme le veut Kant – troisième catégorie de la quantité) comme une *totalité*. Un être vivant, du moins on peut le croire, c'est, à l'intérieur de son enveloppe protectrice (la peau, pour l'animal, l'écorce ou la gaine extérieure pour le végétal) une entité relativement autonome, en tout cas dotée d'une unité que seule la mort défera. Bien entendu, cette autonomie est relative, étant donné la double dépendance du vivant à l'égard de l'espèce à laquelle il appartient, d'une part, et à l'égard du milieu où il vit d'autre part. Mais elle est là et elle frappe.

Ces trois caractéristiques apparentes du vivant (la finalité interne de son fonctionnement, l'originalité individuelle, la belle totalité organique) ont engendré des interprétations philosophiques discutables du phénomène de la vie, et même de la nature des êtres vivants.

Le premier caractère du vivant, source d'ambiguïté et d'incompréhension, est précisément cette apparente finalité de sa construction dont nous avons parlé. Au début de son livre sur *l'Histoire des Animaux*, Aristote montre que les parties dont les animaux se composent sont simples si elles se divisent elles-mêmes en parties de même nature (par exemple la chair des tissus se divise en chair) et composées si elles se divisent en parties non uniformes entre elles (par exemple, la main ne se divise pas en mains, ni le visage en visages). Or si l'explication de la construction de parties simples à partir d'homogènes est assez facile (on voit bien que c'est une croissance par réplication, c'est-à-dire qu'un tel processus renvoie, pour Aristote, à ce type de causalité qui est la causalité motrice), au contraire, la construction par composition de parties hétérogènes nécessite une autre forme de causalité. Les parties hétérogènes, Aristote le pose dès le début des *Parties des Animaux* (I,1), nécessitent, pour être expliquées, ce qu'on nommerait aujourd'hui une cause finale et qu'Aristote appelle tout simplement *télos*, autrement dit le « en vue de quoi » (*to ou eneka*, en grec), ou encore le « pour quoi » (*dia ti*) les choses sont ainsi plutôt qu'autrement. Alors, pourquoi le vivant se compose-t-il de parties hétérogènes, pour Aristote ? La réponse est la suivante : c'est parce que le vivant qui naît, vit, meurt, se meurt lui-même, c'est-à-dire, possède en lui la cause de son mouvement, par conséquent, doit se trouver à la fois cause et effet, ce qui suppose que les parties jouent des rôles différents : ainsi dans le déplacement, certaines doivent être mobiles et prendre appui sur d'autres qui sont fixes. Le devenir de la plante comme de l'animal exige donc la différenciation interne. L'hétérogénéité des parties est exigée par la possibilité même de cette causalité sur soi-même qui caractérise le devenir des êtres vivants. Pour la même raison, Aristote défendra l'idée d'un ordre entre ces parties hétérogènes. L'erreur est moins dans ces considérations que dans le fait de rapporter l'automouvement comme l'ordre ou l'organisation à un dessein particulier de la Nature : le vivant est en effet, pour Aristote – comme l'a fort bien commenté F. Dagognet – l'inviscération de l'intelligible dans le sensible. Et comme le soulignent les *Parties des Animaux* (I,1), dans la Nature, le principe formel est plus important que le matériel : Ainsi, au livre IV de ce même ouvrage, Aristote déclarera-t-il que ce n'est pas parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des êtres, mais que c'est bien parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains (687 a). Par conséquent, sans forcément négliger la nécessité, Aristote va tout de même soumettre l'explication du vivant à l'hypothèse d'une finalité interne. Tout en lui est fait en vue d'une fin. Et, bien évidemment, comme on le verra, une telle hypothèse méconnaît la puissance du hasard dans l'immensité du temps, qui suffit en fait à rendre compte, très largement, du vivant tel qu'il est.

Le second caractère du vivant que nous avons mis en exergue – cette originalité qui est la sienne et qui le fait apparaître comme un individu à part entière – a fait penser, nous le disions, que la Nature pourrait procéder, en l'occurrence, de manière spontanée, artiste, comme par caprice ou fulguration : autant la matière serait morne, répétitive, prisonnière de sa propre dégradation, autant le vivant, lui, échapperait à ce sombre destin, que la seconde moitié du 19e siècle a mis à jour à travers la notion d'entropie. Rappelons seulement ici que cette grandeur thermodynamique a été associée, à partir des Mémoires sur la Théorie mécanique de la chaleur de Clausius (1865) et surtout après les Leçons sur la théorie des gaz de Boltzmann (1894), à la mesure du désordre des systèmes physiques. Cette seconde moitié du 19e siècle a été particulièrement sensible, comme on sait, à cette idée d'une dégradation progressive de la qualité de l'énergie et a nourri d'ailleurs des idéologies de la perte, de l'usure et de l'amoindrissement : l'idée, comme dira Nietzsche – grand pourfendeur du nihilisme qui en a résulté – d'une « vertu qui amenuise ».

Or parallèlement, et en lutte contre l'hypothèse atomistique défendue par Boltzmann et selon laquelle tout système est un ensemble d'agencements de type mécanique de parties élémentaires insécables (nommées atomes), un courant d'idées appelé « énergétisme » – courant inspirateur du bergsonisme – s'était développé à la fin du 19e siècle en Angleterre, réactualisant l'hypothèse cartésienne des tourbillons et fluidifiant la matière au point de parler, avec

Thomson, d'« atomes-vortex »¹, et de transformer l'ensemble de l'univers en un flux continu d'événements plus ou moins évanescents. Chez Ostwald, en particulier, cet univers est un monde d'énergie pure diversement répartie, dont une théorie de la migration de l'énergie est supposé expliquer les divers mouvements et conformations². Il s'agit, de bout en bout, d'une immense protestation contre l'extension des modèles mécaniques à la physique (par exemple, dans la théorie cinétique des gaz de Boltzmann), et, comme plus tard le Bergson de L'énergie spirituelle, la théorie d'Ostwald postulait même qu'à l'origine, l'énergie ne pouvait être qu'esprit³.

C'est dans un tel contexte que sont nées aussi les affirmations bergsoniennes de *L'Évolution créatrice* selon lesquelles la vie remonte la pente que la matière descend. Bergson suivit ces suggestions de l'énergétisme et toute sa conception des relations de la matière et du vivant est à comprendre dans ce cadre-là⁴.

Par conséquent, Bergson, sensible à l'originalité du vivant, à sa spontanéité, à son dynamisme interne, a donné une description énergétiste de celui-ci, laquelle se trouvera d'ailleurs, à quelques nuances près, reprise par I. Stengers et I. Prigogine, dans la droite ligne de la pensée de M. Serres. Il nous semble que cette conception du vivant est cependant discutable : nous nous efforcerons de le montrer.

La troisième dérive, fondée sur l'existence du vivant comme belle totalité close et harmonieuse, est illustrée par la conception « gestaltiste » développée par Kurt Goldstein et popularisée ensuite en France par M. Merleau-Ponty.

Dans un livre intitulé *La structure de l'organisme*, le médecin et psychologue allemand Kurt Goldstein, dans le contexte d'un courant d'idées relevant de ce qu'on appelait alors *La Psychologie de la Forme (Gestalt Psychologie)* a insisté sur le comportement global du vivant. Pour Goldstein, il s'agissait surtout de protester contre deux courants segmentaristes et mécaniciens, dont les excès ne permettaient plus de comprendre certaines pathologies : Goldstein s'élevait tout autant contre la décomposition pavlovienne du vivant en une somme de réflexes mécaniques, que contre la psychologie comportementale à peine plus élaborée de la pensée, dite behavioriste, de Watson, qui estimait que la plupart des comportements complexes se laissaient ramener à des processus du type stimulus-réponse, ce qui, là encore, conduisait à une dissolution. Notons d'ailleurs que le behaviorisme avait commencé d'évoluer, passant d'un behaviorisme dit « moléculaire », qui est celui de Watson et qui ramène tous les comportements à la physiologie, à un behaviorisme que Tilquin a pu qualifier de « molaire » (et qui était plutôt celui de Tolman). Pour ce dernier, en effet, bien que le comportement soit réductible au plan explicatif à des faits physiologiques, il pouvait cependant être considéré en lui-même, et d'un point de vue purement descriptif, comme représentant « plus » que la somme de ses parties physiologiques. Considérons, par exemple, les faits suivants : un rat parcourant un labyrinthe, un chat s'échappant d'une cage, un homme rentrant chez lui déjeuner, un carnassier en quête d'une proie ou un enfant qui se cache devant un étranger. Selon Tolman, tous ces comportements, étaient susceptibles d'être décrits en eux-mêmes et sans exiger aucune connaissance physiologique. Par conséquent, une forme plus évoluée du behaviorisme tolérait, comme on le voit déjà ici, plusieurs types d'explications et n'était pas aussi réductionniste que le behaviorisme watsonien.

1 W. Thomson, « On the Vortex-Atoms », *Edinburgh Philosophical Society Proceedings*, 18 février 1867.

2 Les travaux de W. Ostwald, notamment *La déroute de l'atomisme contemporain*, et la *Lettre sur l'Énergétique* ont été publiés dans la Revue générale des Sciences, tome VI, 1895, accompagnés d'un commentaire de M. Brillouin concernant cette doctrine de la migration de l'énergie. Sur les réticences de Duhem à suivre ces auteurs, cf. P. Duhem, *L'évolution de la mécanique*, Paris, Vrin, 1992, p. 178.

3 M. Serres (*La distribution*, Paris, 1977, p. 132), le rappelle en soulignant la parenté de la pensée de Bergson et d'Ostwald.

4 Voir, en particulier la critique bergsonienne du premier et du second principe de la thermodynamique, in H. Bergson, *Œuvres, L'Évolution Créatrice*, Paris, P.U.F., 1959, p. 700-703.

Néanmoins, le propre de Goldstein a été de refuser l'idée que la vie d'un organisme total pouvait être considérée comme composée d'opérations individuelles particulières séparées les unes des autres. Toutefois, mettre en question la décomposition organo-réflexive, c'était explicitement remettre en cause le concept même de réflexe. C'est pourquoi Goldstein s'est fait fort d'interroger ce concept et d'en souligner notamment la grande variabilité. Goldstein a notamment tenté de montrer qu'un réflexe aussi simple que le rotulien avait d'innombrables variations selon les individus et que les expliquer supposait qu'on aille bien au-delà de l'arc réflexe et qu'on admette en particulier que la marche de ce mécanisme puisse être influencée par d'autres facteurs⁵. Dans le cas de pathologies caractérisées, ce que Goldstein a souligné, c'est que la maladie est moins un défaut local, fonctionnel ou matériel, d'un appareil précis, qu'une nouvelle organisation d'ensemble qui se substitue à l'organisation saine. Maurice Merleau-Ponty, dans la *Structure du comportement*, en a tiré évidemment des conclusions philosophiques de type rationaliste : puisque Goldstein montrait le caractère global et insécable du vivant, naturellement, nos réactions les moins conscientes n'étaient plus isolables de l'ensemble de l'activité nerveuse, et par conséquent, il n'était plus possible de maintenir une distinction tranchée entre les réflexes, les activités instinctives et les activités intelligentes, de sorte que tout cela se compénétrait, et se trouvait ainsi relié et en communication dans l'unité d'un individu retrouvé : d'où sa réticence, comme celle de tous les hommes de sa génération, notamment Jean-Paul Sartre, à l'égard de l'inconscient freudien, par exemple.

Malgré la séduction que toutes ces doctrines ont exercé et continuent d'exercer sur les philosophes, nous devons rejeter ces différentes conceptions des êtres vivants, dont l'histoire a montré qu'elles ne correspondaient pas à la réalité.

Pourquoi, dira F. Dagognet dans le *Catalogue de la Vie*, assimiler à tout prix la vie à une spontanéité, à une lutte, alors qu'elle nous paraît davantage un nœud de relations – un réseau – et qu'elle s'étale en un nombre prévisible de variations compossibles⁶ ?

La vision que les philosophes, d'Aristote à Merleau-Ponty, donnent du vivant, entre en contradiction une première fois avec celle des naturalistes. On a commencé à faire des progrès dans la conception des vivants quand, ayant commencé à les classer sérieusement, on s'est aperçu que, sur le plan anatomique, les mêmes briques les constituaient, quoiqu'elles fussent souvent méconnaissables car, soit déformées, soit agencées différemment, soit parfois localement absentes.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

⁵ K. Goldstein, *La Structure de l'organisme*, Paris, Gallimard, TEL, p. 58-59.

⁶ Dagognet, *Le Catalogue de la Vie*, Paris, P.U.F., 1970, p. 12.